

Les partisans italiens et la découverte de la violence de guerre

Généalogie, expériences et représentations de la jeunesse combattante

Paul Dietschy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/913>

DOI : [10.4000/cdlm.913](https://doi.org/10.4000/cdlm.913)

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 161-172

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Paul Dietschy, « Les partisans italiens et la découverte de la violence de guerre », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 70 | 2005, mis en ligne le 12 mai 2006, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/913> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.913>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Les partisans italiens et la découverte de la violence de guerre

Généalogie, expériences et représentations de la jeunesse combattante

Paul Dietschy

- 1 La question de la violence partisane constitue tout à la fois un sujet extrêmement délicat à évoquer et une approche fondamentale pour aborder les logiques de la guerre menée par la résistance italienne, du mois de septembre 1943 au mois de mai 1945, dans les régions centrales et septentrionales de la péninsule italienne. Sujet délicat, en raison de l'instrumentalisation politico-médiatique des violences ayant émaillé la libération du nord de l'Italie au printemps 1945. Une partie de la droite, dont Silvio Berlusconi, utilise en effet de manière récurrente la thématique de la « guerre civile » et des « victimes » de la lutte politique et sociale menée par les partisans communistes, pour discréditer ses adversaires politiques¹. Au-delà des polémiques, la violence est d'abord, pour l'historien, un objet difficile à appréhender : infligée ou subie, elle reste avant tout une expérience personnelle évoquée avec réticence et dont la nature n'est pas aisée à communiquer. L'acteur et le témoin, comme l'a rappelé Jean Norton Cru à propos de la première guerre mondiale², possèdent à ce titre une supériorité indiscutable sur le chercheur, surtout quand ce dernier vit dans des sociétés placées sous le règne de la paix civile et affichant une intolérance accrue aux phénomènes violents.
- 2 Il n'en reste pas moins que l'historien ne peut éluder ce phénomène essentiel. En premier lieu parce qu'au même titre que les phénomènes de résistance civile, la violence constitua la voie fondamentale pour affirmer son refus de l'occupation et du fascisme. Bien plus que son efficacité militaire, sa visibilité par le biais des opérations de guérilla rappelait à l'ennemi la réalité de la lutte armée et l'insécurité plus ou moins permanente dans laquelle il évoluait. En outre, comme l'a montré Claudio Pavone dans le chapitre qu'il a consacré à cette question dans son maître ouvrage *Una guerra civile*³, il s'agit d'un phénomène qui, derrière la brutalité des faits, recèle de multiples significations notamment politiques, morales et sociales.

- 3 Ce qui nous intéressera ici, c'est sa dimension existentielle pour reprendre l'approche des bandes de partisans proposée par Adriano Ballone¹. Partant du principe que la guérilla était menée d'abord par des jeunes gens, nous envisagerons la violence comme un phénomène qui a certes une dimension militaire et politique, mais qui s'inscrit aussi dans l'expérience initiatrice du combat mené dans les montagnes ou les villes par des dizaines de milliers de jeunes Italiens. Ces derniers, en effet, n'avaient qu'une faible idée de ce que pouvait être la violence de guerre lorsqu'ils choisirent la lutte clandestine, au seuil de l'âge adulte, même si le projet éducatif fasciste les avait abreuvés d'images et de références martiales. La fin de l'adolescence, voire de l'enfance, coïncida d'ailleurs souvent avec le basculement brutal dans un environnement fait non seulement de camaraderie et d'aventure, mais aussi de cruauté et de mort. La violence fut donc pour eux constitutive d'un moment-clé de leur existence. Pour tenter de saisir la manière dont fut vécue cette découverte et cette pratique de la violence, nous tenterons d'en analyser trois aspects, sans prétendre atteindre une quelconque exhaustivité sur cet immense sujet.
- 4 Dans un premier temps, nous nous interrogerons sur la généalogie de la violence partisane : à quelles références font appel les guerriers néophytes avant d'aller au combat et, parmi ces références, quelle a pu être l'influence de l'éducation et de la culture fascistes qui ont constitué leur environnement à la fin du *ventennio*. Ensuite, on essaiera de comprendre la violence comme une expérience de rupture tout à la fois formatrice et fondatrice, pour des jeunes gens que la guerre faisait passer brusquement de l'adolescence à l'âge adulte. Enfin, on se penchera sur la représentation même de la violence telle qu'elle est formalisée et diffusée par la presse clandestine ou encore dans la littérature italienne des années quarante aux années soixante.

I - La généalogie de la violence partisane

- 5 On peut discerner dans l'action de chercher à endommager l'équipement et le matériel des occupants, puis de vouloir tuer ou blesser l'ennemi fasciste ou nazi, plusieurs origines. Outre les multiples motivations du choix initial de l'entrée en résistance allant de l'élan patriotique suscité par la désagrégation de l'Italie en septembre 1943, aux effets de la propagande idéologique du Parti Communiste Italien (PCI), en passant par des considérations essentiellement personnelles², on peut considérer que les formes de la guérilla (notamment les embuscades tendues par les partisans et leur envers, les *rastrellamenti*, ratissages menés par les troupes allemandes) qui mobilisaient les mécanismes d'agressivité générés par le stress et la peur, constituaient des moteurs suffisamment forts pour permettre le passage à l'acte. De même, dans le mécanisme et la logique de la guerre civile, l'usage de la violence était souvent stimulé par le désir de venger les exactions nazifasciste et d'éliminer les traîtres à sa patrie, sa région ou sa ville, voire à sa famille.
- 6 Mais avant la réalité et les hasards de l'action, la violence de guerre a sa généalogie propre et ses représentations remontant le plus souvent à la Grande Guerre et aux années du fascisme. Pour se préparer à faire face à l'autre, à le tuer sans hésiter dans un conflit où la ligne de front était mouvante, voire insaisissable, alors même que le temps et l'organisation des *bande partigiane* rendaient quasiment impossible l'instruction raisonnée des recrues, ces dernières purent d'abord « bénéficier » de l'expérience et des récits parfois fantaisistes des quelques anciens participant à la guerre de libération, avant que celle-ci ne devienne en elle-même une expérience originale, productrice de représentations de la violence qui lui étaient propres. Il pouvait s'agir tout d'abord de

militaires de carrière ou de conscrits ayant déserté les formations régulières lors de la grande débandade de septembre 1943 : dans ce cas de figure, l'ancien pouvait rassurer le néophyte⁶ mais en ne s'appuyant pas sur une expérience, celle des fronts grec, libyen ou russe, positive.

7 Seuls ceux qui avaient combattu pendant la Grande Guerre pouvaient mobiliser des souvenirs victorieux, mais aussi un peu mythifiés. Ainsi, Emanuele Artom, brillant étudiant issu de la bourgeoisie israélite turinoise narrant, dans son journal, ses débuts dans la résistance piémontaise, a consigné les motivations et les références de certains de ses compagnons de lutte, l'un étant un paysan médaillé de la Grande Guerre et tireur d'élite se vantant « *d'avoir tué au moins trente-six soldats rien qu'avec sa baïonnette* », l'autre, un jeune ouvrier communiste qui déclarait « *avoir toujours rêvé de faire la guerre et d'être heureux de la faire* »⁷. Autrement dit, le mythe de la Grande Guerre et ses représentations forgées par la propagande pouvaient servir ici d'encouragement, en grande partie illusoire, pour faire bonne figure lors du « baptême du feu ». On sait, en effet, que la charge à la baïonnette et surtout son utilisation pour tuer l'ennemi relevaient davantage de la représentation et de la métaphore de la « nation en armes » que du quotidien des combattants de la Première Guerre mondiale⁸.

8 Cette construction légendaire du conflit, incluant fascination pour la mort, éloge du sacrifice ou encore culte de la jeunesse foudroyée, avait été largement remobilisée par le mouvement squadriste, qui prépara ainsi la mise en forme et la célébration de cette religion politique lorsque le fascisme devint régime⁹. Par-delà le culte doloriste du martyr fasciste, le pouvoir mussolinien mit au centre de son discours « *la révolution anthropologique* » qui devait transformer la « race italienne » par l'action et la conquête. La formation de cet homme nouveau passait, d'abord, par « *la seule conception de l'homme identifié au "citoyen-soldat"* »¹⁰. Par l'endoctrinement idéologique et la prise en main des institutions scolaires, il s'agissait donc d'accoutumer les Italiens à l'idée de guerre et au modèle militaire. Ce bain éducatif et culturel fasciste, valorisant particulièrement la force et la virilité, n'est pas à sous-estimer dans l'analyse des fondements de la violence partisane. Il s'agissait en effet d'un projet et de réalisations éducatifs qui pouvaient exercer un fort pouvoir de séduction sur les jeunes Italiens. Comme l'écrit Antonio Gibelli :

« La force suggestive, peut-être surtout vis-à-vis des enfants, garçons et filles – semble consister à exhiber sans aucun voile la mort guerrière et à la convertir en un sentiment de vitalité et de puissance »¹¹.

9 Ce que Nuto Revelli confirme dans son récit autobiographique narrant ses « campagnes » menées de 1942 à 1945. Avant que les souffrances endurées pendant la retraite de Russie et l'incurie du commandement italien ne viennent mettre fin à ses illusions, celui qui devint ensuite l'un des principaux chefs des groupes Giustizia e libertà dans la région de Cuneo (Coni), rappelle sa fascination d'adolescent pour le fascisme : ses manifestations sportives, ses rituels collectifs et ses démonstrations agressives de virilité.

« Tout ce qui avait goût de force m'électrisait -écrit-il : les parades militaires, les rassemblements océaniques. Je me jetais dans la foule anonyme avec enthousiasme. Je criais "vive le duce, vive la guerre" comme quasiment tout le monde le criait à cette époque. »¹²

10 Ce pouvoir de séduction et le projet éducatif du fascisme étaient dénoncés par les groupements partisans. Ainsi, à la veille de l'insurrection générale des partisans, Stella

tricolore, l'organe des Garibaldiens des *Langhe*, au sud du Piémont, résumait la pédagogie du *ventennio* en affirmant que l'on « *chercha par tous les moyens à créer une jeunesse sans pensée, sans spiritualité, sans moralité. La culture fut boycottée [...]. On tenta d'autre part de développer la culture physique dans toutes ses expressions. On chercha en somme à créer des corps acéphales jeunes et forts* ». Le régime tenta d'atteindre cet objectif par l'éducation physique qui était dispensé au sein des *balilla* incluant notamment à partir de l'âge de huit ans des exercices de marche au pas pour progressivement arriver à l'apprentissage de l'escrime, de la boxe ou encore de l'escalade¹¹. Dans les Groupes Universitaires Fascistes des disciplines sportives telles que le rugby furent également promues par le secrétaire du Parti National Fasciste, Augusto Turati, parce qu'elle préparait au combat et exigeait de la part de ses adeptes « *du courage, de l'ardeur, de la résistance* »¹².

- 11 S'il faudrait sans doute examiner de plus près les effets de cette éducation dans la mesure où les programmes d'instruction physique purent manquer de moyens et où l'adhésion des élèves et des parents n'était pas obligatoirement obtenue, il ne faut pas non plus les considérer comme une simple émanation d'un folklore fasciste. Associée à une glorification de la guerre, à la valorisation agressive et futuriste de l'aviation autour des raids aériens d'Italo Balbo, cette éducation prémilitaire a pu flatter les rêves d'aventure, d'exploits athlétiques nourris par les adolescents, rêves qui n'étaient d'ailleurs pas le seul apanage des jeunes Italiens dans les années trente¹³. Et cette culture de la virilité et de la violence fascistes, encourageant à vaincre les sommets et à risquer sa vie, a pu même se retourner contre ses promoteurs, en investissant l'expérience résistante, comme l'écrit, avec une emphase proche de certains discours fascistes destinés à la jeunesse, le partisan piémontais Giovanni Monaco à propos de ses camarades et de lui-même:

« Dans nos veines le sang coulait de manière impétueuse, les poumons respiraient le bon air de la montagne et l'âme paraissait respirer la brise de l'aube nouvelle et proche »¹⁴.

II - La violence comme expérience individuelle

- 12 Les caractères de la violence procédaient souvent des choix stratégiques et politiques des unités partisans. Ainsi, les formations démocratiques et républicaines *Giustizia e Libertà*, privilégiant la formation d'une « *armée patriotique* » hiérarchisée selon le modèle des forces régulières, ont orienté leurs actions violentes essentiellement contre les troupes ennemies, même si elles se sont aussi livrées à des exécutions de civils, espions et traîtres. Au contraire, les choix des groupes de résistance communistes, qu'ils aient été les brigades Garibaldi ou les *Gruppi d'Azione Partigiana* (GAP), visait à mettre sur pied une rébellion populaire autonome, insérée dans l'espace et la société, et renforçaient de cette manière la confusion entre objectifs militaires et civils, ou plutôt politiques¹⁵. L'exécution en pleine rue d'un fasciste ou le jet d'une grenade sur un groupe de soldats allemands nécessitaient donc, de la part de leur auteur, un esprit de décision, une froideur résolue dans l'action, qui pouvaient être en partie le produit de « *l'éducation politique* ».
- 13 Cependant, si l'encadrement militaire et idéologique a pu jouer un rôle dans l'apprentissage de la lutte armée, il n'en reste pas moins que les songeries et les exercices de l'adolescence étaient rapidement confrontés à l'expérience de la guerre et de sa violence, expérience d'autant plus complexe que le front était partout et nulle part et que les opérations militaires étaient souvent marquées par un caractère confus

et discontinu. En tout cas, la violence constituait un moment de rupture, un lieu de passage entre la vie civile et celle du partisan, mais aussi entre l'adolescence et l'âge adulte. Explorer ce moment critique de l'existence reste un travail immense, puisqu'il s'agit de recomposer l'immense mosaïque du vécu personnel d'un grand nombre des 250 000 partisans ayant participé aux luttes pour la libération ou, tout du moins, de ceux qui en ont laissé un témoignage. La forme de celui-ci, journaux et carnets pris sur le vif ou pouvant être retouchés, récits et souvenirs dont la proximité temporelle variable avec les événements peut moduler l'authenticité, sans compter les effets de reconstitution et de sélection opérés dans la mémoire du témoin, interrogent bien évidemment l'historien qui doit se montrer parfois circonspect à leur égard. En dépit de l'ensemble de ces difficultés, on tentera ici d'analyser quelques exemples de l'entrée en guerre et « en violence », si l'on peut dire, de ces jeunes combattants.

- 14 Avant même le baptême du feu, le choix de la lutte armée était tout d'abord celui de la rudesse du milieu alpestre, notamment l'hiver, qui faisait fuir ceux que la presse clandestine surnommait ironiquement les « *partisans estivants*¹⁴ ». Le froid des montagnes et les conditions de vie plus que spartiates induisaient un endurcissement physique : entrer en résistance, c'était aussi faire d'abord plus modestement un effort sur soi, se faire violence en quelque sorte, pour, comme le raconte Federico Del Boca ouvrier-partisan à l'âge de 18 ans, supporter un régime composé de peu de nourriture, de beaucoup de froid et de la crainte continue d'être réveillé ou encerclé par les fascistes et les Allemands¹⁵. De fait, l'attente continue de l'imprévu semble avoir été l'épreuve la plus difficile dans l'apprentissage de la violence et Federico Del Boca décrit sans fards ses premiers pas de partisan. Réveillé en pleine nuit, il doit, sous la neige, monter la garde : saisi par une profonde angoisse, les sens en éveil, il finit par entendre du mouvement et vide un chargeur de fusil-mitrailleur sur un chien famélique rôdant autour du campement des rebelles¹⁶.
- 15 Toutefois, si bien souvent les premières expériences de la vie partisane prennent l'allure d'un tel épisode tragi-comique ou rappellent l'errance de Fabrice à Waterloo, les recrues finissent, plus ou moins rapidement selon le théâtre d'action dans lequel ils sont engagés, par connaître enfin l'épreuve du feu. Là encore, cette expérience primordiale se fond dans un véritable patchwork constitué par les différences géographiques, sociales, culturelles déterminant la diversité de l'expérience des jeunes combattants. On proposera ici deux cas de figure, parmi beaucoup d'autres, qui nous semblent pertinents.
- 16 Pour les moins âgés, à peine sortis de l'enfance, l'expérience de la lutte armée a pu apparaître comme la continuation ou la mise à l'épreuve des jeux de garçons, en particulier pour des individus issus de milieux populaires bénéficiant d'une plus grande liberté et baignant dans une culture masculine valorisant le risque et le courage. C'est ce qui ressort du récit autobiographique d'Aldo Fagioli, l'un des plus jeunes partisans toscans et surtout membre des GAP de Florence. Originaire du quartier populaire de San Frediano, Fagioli insiste sur les jeux et pratiques physiques d'enfance, comme une propédeutique fondamentale à la guérilla urbaine. L'une des occupations estivales préférées des garçons de son rione était de plonger et de nager dans l'Arno dont les remous et les courants froids faisaient plusieurs victimes par an. Deux des conditions pour sortir sain et sauf du fleuve étaient notamment de maîtriser sa peur et de ne jamais se baigner seul¹⁷. Avec l'initiation politique dispensée par son frère et le Parti Communiste clandestin, cette confrontation au danger fut, semble-t-il, d'une utilité

certaine lors de sa première action au sein des GAP, un attentat contre un restaurant fréquenté par des soldats allemands en plein centre-ville de Florence. La réussite de cette première action dépendait en partie de sa préparation et du hasard, mais aussi de la maîtrise de soi. Elle exigeait de la part de ses acteurs courage et solidarité dans l'action violente et meurtrière menée contre l'ennemi : d'une certaine manière, le jeune Fagioli y réinvestissait les vertus exigées pour se jouer des remous de l'Arno. Ainsi, la participation à l'élimination de plusieurs ennemis, procédait autant du rite de passage que de la confirmation des qualités viriles démontrées à la fin de l'enfance dans les jeux partagés en commun.

- 17 Tous les jeunes gens engagés dans la résistance ne bénéficiaient pas de cette proximité entre les activités juvéniles et la dureté de la guerre. Ceux qui étaient issus de milieux plus aisés, en particulier de familles d'intellectuels, avaient souvent à découvrir, dans la réalité de l'expérience de guerre, une culture virile pour laquelle la violence faisait homme. Bien que skieur et amateur des sports de montagne, Emanuele Artom, rend bien compte, à travers son journal, de ce seuil qu'il faut franchir, sans savoir a priori si l'on en est capable. Alors qu'on lui proposait, raconte-t-il, de participer à sa première action violente, l'attaque d'un petit groupe de fascistes, il se décidait, malgré ses craintes de se montrer ridicule, pour des « *raisons de prestige personnel et de parti* »²³. Tout en préparant ses armes, il affirmait dans l'excitation à ses compagnons : « *Désormais je m'aperçois que je suis né non pour devenir professeur, mais pour être gangster* »²⁴. Et alors que l'action s'était résumée à quelques coups de feu et à la fuite des « noirs », il pouvait se décrire comme « heureux du coup réussi, heureux d'avoir affronté le danger, heureux de la victoire ». Et dans cette satisfaction personnelle, le soulagement de ne pas s'être montré un lâche comptait pour beaucoup. Ironisant moins sur soi, Gian Franco Fabris, issu lui-aussi d'une famille d'enseignants, rend également compte de la « *première émotion, vraiment vive et violente* » qui a accompagné son expérience initiale : détruire un pylône électrique en Vénétie²⁵. Aussi, quelle que soit la conscience politique de l'auteur et la force de son patriotisme, l'exercice de la violence reste d'abord un travail sur soi et sur ses émotions : sa traduction sous d'autres formes que l'humour ou dans des termes génériques est pour cette raison très délicate. Mais face au regard des autres, se montrer courageux et digne dans l'engagement violent, c'est être désormais pris pour un adulte, même si, pour une mère engagée elle-aussi dans la résistance comme Ada Gobetti, le jeune combattant qu'est son fils reste en partie un enfant. « *Aujourd'hui - confie-t-elle à son journal le 28 décembre 1943 - Paolo a dix-huit ans ; c'est beaucoup et peu pour ce qu'il doit affronter, et parfois il me semble être un petit enfant, parfois il me paraît être un homme* »²⁶.

III - Les représentations de la violence de la presse clandestine à la littérature d'après-guerre

- 18 Les journaux intimes, les récits autobiographiques sont déjà en eux-mêmes des représentations de la violence de guerre. Mais la souffrance comme la violence furent aussi figurées et donc sublimées pendant les vingt mois de lutte armée, d'abord dans la presse et les tracts clandestins puis, entre autres, dans la littérature de l'après-guerre : ces représentations occupent une place importante pour ne pas dire essentielle dans ces discours sur la Résistance et la construction de sa mémoire.
- 19 Pendant la guerre, les formations résistantes comme les partis politiques et leurs organisations armées, produisirent une presse clandestine à la parution irrégulière mais dans laquelle la mythification de la lutte armée tenait une grande place. Il

s'agissait tout à la fois de transcender le destin de souffrance et de mort des jeunes partisans arrêtés et torturés et d'encourager l'émulation guerrière, en particulier au début de l'année 1945. La presse communiste se fit notamment une spécialité de célébrer l'héroïsme des plus jeunes dans leurs derniers instants. Les récits exemplaires des belles morts dans lesquels les partisans demandent à être fusillés de face, et non de dos, peine infamante faisant d'eux des lâches²⁰, constituaient le stéréotype de ces représentations de la violence subie. De même, la presse clandestine qu'elle fût l'émanation des groupes *Giustizia e Libertà* ou du *Fronte della Gioventù* communiste se plaisait à distinguer le courage physique résistant de la lâcheté des « noirs », des miliciens ou des nazis : pour ces derniers, le cran et la hardiesse corporels n'étaient au mieux qu'apparence. Leur « courage » consistait surtout dans l'amour de l'uniforme ou dans leur propension à s'attaquer aux « faibles », femmes, enfants ou vieillards. Ces types de représentation avaient pour fonction de charger d'une dimension émotionnelle et mémorielle l'agressivité des résistants. Les journaux communistes insistaient sur le sacrifice et le devoir de mémoire dû aux camarades fusillés ou pendus en recommandant :

« Au moment où tu ouvres le feu contre l'ennemi, - recommandait-on - que le visage disparu de ton camarade te donne force et courage pour accomplir, sans hésitation aucune, ton devoir de patriote »²¹.

20 Par ailleurs, anecdotes et récits pouvaient aller jusqu'à l'animalisation de l'adversaire, les rédacteurs se plaisant, par exemple, à comparer le fasciste ridicule et veule au chamois que certaines fines gâchettes partisans aimaient chasser²². Outil de propagande et expression d'une culture tout à la fois guerrière, politique et masculine, ces représentations de la violence laissent peu de place aux incertitudes et aux contradictions des parcours idéologiques et militaires des jeunes partisans. De ce point de vue, la riche littérature utilisant le thème de la résistance italienne rend mieux compte de la complexité de la relation des recrues les plus jeunes à la violence, en particulier, comme le relève Adriano Ballone, à partir des années soixante²³. Plusieurs oeuvres majeures telles que *Le sentier des nids d'araignées* d'Italo Calvino, les courts romans de Beppe Fenoglio *Una questione privata* et *I venticinque giorni della città d'Alba*²⁴ ou encore le récit romancé de Luigi Meneghello *I piccoli maestri*²⁵, fondant souvent le roman d'apprentissage dans le récit picaresque, traitent la violence comme le lieu de passage entre la relative quiétude de l'enfance et les déchirements de l'âge adulte. Ainsi, dans le roman de Calvino, le héros principal, Pino, s'enfuit dans les montagnes avec un pistolet volé à un soldat allemand. Si les partisans qui l'ont intégré dans leur bande le jugent trop jeune pour participer aux opérations militaires, il se promet à la fin du roman « *d'accomplir des exploits merveilleux, toujours seul : il tuera un officier, un capitaine [...]. Alors - ajoute le narrateur - tous les hommes le respecteront et le voudront à leur côté au combat* »²⁶. C'est donc par l'action violente, mais imaginaire, que Pino pourra se réaliser et être accepté en tant que pair dans le monde d'hommes des partisans.

21 Les personnages de Fenoglio et de Meneghello sont davantage des adolescents ou des jeunes adultes. Chez Fenoglio, l'apprentissage de la vie armée, le risque encouru est toujours rapporté à une certaine conception de la masculinité : l'un des personnages, Raoul, nouvel arrivé dans un groupe de partisans badogliens, c'est-à-dire monarchistes, doit ainsi faire son apprentissage des armes, mais aussi des normes d'une culture virile. Les tourments de la jeunesse, amours et choix moraux, se confondent alors largement

avec la pratique de la guerre et la découverte de la violence. De même, les personnages des « *petits maîtres* » de Meneghello mêlent l'expérimentation de l'autonomie propre à la vie d'adulte avec les épreuves d'une guerre consistant davantage à tenter d'échapper aux ratissages allemands qu'à mener des opérations militaires effectives. Dans les souvenirs romancés de Meneghello, la violence de guerre devient, en somme, une sorte de jeu de piste mal organisé et surtout cruel et tragique, dont on sort adulte quand on en sort vivant.

Conclusion

- 22 Si la violence de guerre est devenue depuis quelques années un thème central de l'historiographie des deux conflits mondiaux, son appréhension reste difficile. Expérience intime et subjective laissant parfois pour seules traces le silence et/ou la représentation mythifiée, son étude n'en est pas moins un passage obligé pour la compréhension d'une période telle que la guerre civile et de libération qui a déchiré l'Italie entre 1943 et 1945. En effet, s'il est opératoire, ce thème sensible doit permettre, nous semble-t-il, d'aborder deux points fondamentaux de ces pages tragiques de l'histoire transalpine : d'une part, les effets de l'héritage éducatif et culturel de vingt ans de fascisme, notamment sur les jeunes Italiens et, d'autre part, la compréhension de la part « existentielle » dans l'expérience de la lutte armée. Le choix des adolescents et des jeunes adultes et de leurs premières expériences ne permet toutefois de couvrir qu'une dimension réduite du phénomène et la rareté relative des sources ne consent d'en réaliser qu'une étude très partielle. La découverte de la violence par les femmes membres ou auxiliaires des bandes partisans, celle des résistants adultes, voire même celle des jeunes Italiens enrôlés de gré ou de force dans les troupes de la république de Salò, pourraient être aussi investiguées avec le plus grand profit par l'historien.

NOTES

1. - Sur l'enjeu de la mémoire de la résistance dans le débat politique de l'Italie contemporaine, cf. Filippo Focardi, *La guerra della memoria. La Resistenza nel dibattito politico italiano dal 1945 a oggi*, Rome-Bari, Laterza, 2005. Pour un aperçu rapide, nous nous permettons de citer notre article, « Comment l'Italie s'est libérée du fascisme », dans *L'Histoire*, n° 297, avril 2005, p. 23-24.
2. - Cf. Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, réimpression de l'édition originale de 1929.
3. - Claudio Pavone, *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella Resistenza*, Turin, Bollati Boringhieri, 1994, nouvelle édition, p. 413-514.
4. - Adriano Ballone, « La dimensione esistenziale nella banda partigiana », *Rivista di storia contemporanea*, octobre 1990, p. 550-586.
5. - Sur la complexité des modalités et des motivations de l'entrée en résistance cf. Claudio Pavone, *Una guerra...*, op. cit., p. 3-62.
6. - Avant de partir pour une première opération potentiellement dangereuse, Federico Del Boca est rassuré par « Bil » l'un de ses compagnons, vétéran de la campagne de

- Grèce. Cf. Federico Del Boca, *Il freddo, la paura e la fame. Ricordi di un partigiano semplice*, Milan, Feltrinelli, 1966, p. 38.
7. - Emanuele Artom, *Diari. Gennaio 1940-febbraio 1944*, Milan, Centro di Documentazione Ebraica Contemporanea, 1966, p. 132 (26 décembre 1944). Les citations tirées des ouvrages ou des sources en italien sont traduites par nos soins.
8. - Cf. pour les troupes françaises, Benoist Couliou et Cédric Marty, « La représentation de la charge à la baïonnette, entre affirmation nationale et affirmation de soi », dans Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland, *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 149-158.
9. - Cf. Emilio Gentile, *Il culto del littorio*, Rome-Bari, Laterza, 1993, p. 50-60.
10. - Emilio Gentile, « L' "homme nouveau" du fascisme. Réflexions sur une expérience de révolution anthropologique », dans Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza (dir.), *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945). Entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, 2004, p. 55.
11. - Antonio Gibelli, *Il popolo bambino. Infanzia e nazione dalla Grande Guerra a Salò*, Turin, Einaudi, 2005, p. 182.
12. - Nuto Revelli, *La guerra dei poveri*, Turin, Einaudi, réédition, 1993, p. 3.
13. - « Gioventù Nuova », *Stella Tricolore*, 8 avril 1945.
14. - *Progammì d'insegnamento e d'esame di educazione fisica*, Rome, Opera Nazionale Balilla, 1929, p. 7-9.
15. - « Questo rugby », *La Stampa*, 27-09-1929.
16. - Pour une perspective comparative dans les années trente, cf. Christian Pociello et Daniel Denis (dir.), *A l'école de l'aventure : pratiques sportives de plein air et idéologie de la conquête du monde : 1890-1940*, Voiron, Presses universitaires de sport, 1999.
17. - Giovanni Monaco, *L'alba era lontana. La guerra partigiana in montagna*, Milan, Mursia, 2000, nouvelle édition, p. 29.
18. - Mario Giovana, « Guerra partigiana », dans Enzo Collotti, Renato Sandri et Frediano Sessi (dir.), *Dizionario della Resistenza. Volume I. Storia e geografia della Resistenza*, Turin, Einaudi, 2001, p. 218.
19. - « Lettera aperta ai partigiani », *Il Cacasenno. Quindicinale polemico della II Divisione Alpina "Giustizia e Libertà"*, 31 octobre 1944.
20. - Federico Del Boca, *Il freddo...*, op. cit.
21. - *Ibid.* p. 35-36.
22. - Aldo Fagioli, *Partigiano a 15 anni*, Florence, Edizioni Alfa, 1984, p. 21-22.
23. - Emanuele Artom, *Diari. Gennaio 1940-febbraio 1944*, Milan, Centro di Documentazione Ebraica Contemporanea, 1966, p. 130 (20 décembre 1944).
24. - *Ibid.*
25. - Gian Franco Fabris, *Una laurea sotto il pagliaio*, Rome, Editrice F.I.A.P., 1964, p. 71.
26. - Ada Gobetti Marchesini Prosperino, *Diario partigiano*, Turin, Einaudi, 1956, p. 67.
27. - Voir par exemple le récit de l'exécution de Pietro Scaramuzzo dans l'*Avanti !* du 20 avril 1945. « Fusillez-moi dans la poitrine, comme un soldat » demande-t-il mais son vœu n'est pas exaucé.
28. - « Ricordiamo i nostri caduti », *Stella Tricolore*, 29 octobre 1944.
29. - « Il cacciatore di camosci », *Bandengebiet (Territorio delle Langhe). Notizario della III Divisione Langhe « Giustizia e Libertà »*, mars 1945.
30. - Adriano Ballone, « La Resistenza », in Mario Isnenghi (dir.), *I luoghi della memoria. Strutture ed eventi dell'Italia unita*, Rome-Bari, Laterza, 1997, p. 431.

31. - Beppe Fenoglio, *Una questione privata. I ventitre giorni della città d'Alba*, Turin, Einaudi, 1990, réédition.
32. - Luigi Meneghello, *I piccoli maestri*, Milan, Oscar Mondadori, 2003, réédition, p. 57.
33. - Italo Calvino, *Le sentier des nids d'araignée*, Paris, 10/18, 1983, p. 210.
-

RÉSUMÉS

Pratiquée par les jeunes partisans italiens de 1943 à 1945, la violence de guerre si elle est d'abord une expérience personnelle, est également essentielle pour l'historien car elle constitue le moyen d'affirmer le refus de l'occupation et du fascisme. Concernant en majorité des jeunes gens, cette violence coïncide souvent avec la fin de leur adolescence et est indissociable de leur éducation fasciste. Ses représentations sont présentes dans la presse clandestine et la littérature italienne des années 60.

Accustomed to young italian partisans from 1943 to 1945, war violence if it is firstly a personal experience, it is equally essential to understand for historians because it also incorporates the way to assert occupation and fascism's refusal. Concerning young people, in majority, this violence often coincide with the end of their youth and is not severable from their fascist education. It is very perceptible and present in the clandestine press and the italian literature from sixties.

INDEX

Mots-clés : Italie, violence de guerre, partisans, presse clandestine, littérature

AUTEUR

PAUL DIETSCHY

Université de Franche-Comté